

C H A T T E R T O N



CETTE CAMISOLE EST CONFORTABLE,
MAIS LE NEZ ME GRATTE

a u t o - é d i t i o n s
D E Q U O I M O R D R E

CETTE CAMISOLE EST CONFORTABLE,
MAIS LE NEZ ME GRATTE

- VESTIAIRE / ENTRÉE -

Voici les paroles d'un taiseux,

D'un muet qui ne s'exprime jamais autant que quand je lui offre mon silence; toute ma discrétion. Il est celui qui oeuvre quand vous me croyez vide, fainéant, fatigué, pensif ou endormi.

Il est celui qui travaille quand parfois vous pensez que ce n'est pas le cas. Et pourtant...

Il est mon vagabond-clandestin. Celui que je traîne et qui parfois pèse lourd; tapis au fond de mon sac ou derrière une ombre dans ma tête.

Il est le voyageur en fraude de mes hallucinations littéraires:

- - - - -

« Je n'ai longtemps pas eu de nom. Je n'en ai pas eu tant que l'on ne m'en a pas donné, tant que je n'en ai pas pris.

Tant que du silence ne se sont pas extraits mes cris de muet.

Je suis des kilomètres de gros scotch sur des lèvres endormies.

J'habite depuis longtemps dans l'image inversée, calfeutré au chaud, au fond d'une rétine confortable. J'ai mon canapé d'angle dans une caméra-obscura. Je vous ai longtemps vus et observés.

Maintenant venez, je vous invite à mon tour !

Débarquez sans sonner et prenez tout !

Voyez donc ce que j'ai du bâtir pour soutenir mon existence, pour assumer la vue du monde et lui sous-tirer quelques richesses !

Et si rien n'est normal alors tout va bien, ne vous inquiétez pas.

C'est qu'ils ont fait du réel une illusion, alors j'assemble ma bicoque dans le creux du poème, taille ses pierres dans le marbre de mes os, sa charpente dans le bois d'oeuvre de mon crâne.

C'est que nous hybridons le réel à nos visions d'ivresse, à notre folie perspicace...

Venez, vous dis-je...

Et si vous me cherchez, sachez que désormais,

Je m'appelle Chatterton. »

- CHAPITRE 1 -

Il fait sombre, un peu nuit.
Un peu crade, un peu de pluie.

Mines défaites. La lumière vacille et amplifie les traits, déforme les gueules. Les gueules qui n'ont pas forcément demandées d'être là. Un peu échouées. Un peu par là. Un peu au pif. Un peu dans l'pif. Un peu d'écume au coin des bouches. Les bouches à siphons. Jamais taries.

- Le malte des Alchimistes -

Ici on boit d'une traite, puis on re-transforme. Peine et joie aquatiques. Extase liquide à la porte des canines. Etat vaseux des buveurs-biturés. L'état taxe les transactions et entretient la soif, mais ne payera pas le prochain coup ! Que croyez-vous ? Un peu éméchés. Il reste des pièces orphelines, alors une autre garçon ! Un peu de mèche. La nostalgie en brume dans l'arrière boutique. Les vieilles chansons qu'on connaît par coeur, usées par des cordes vocales dégrafées. Un peuple soul qui arrose la solitude, vieille conne ou bonne amie. Ici, on éteint, on apaise les coeurs ardents avec des bouches en feu. Dans la nuit on s'étreint. On trahit en trinquant. Un peu sales mioches. Une réunion de buveurs anonymes. Une veille d'apocalypse à la bougie dans une station essence. L'échoppe est pleine de gueules. Des gueules qui n'ont pas forcément demandées d'être là. Un peu échouées. Ici on boit d'une traite, puis on régénère ailleurs.

// L'escalier, vite ! Les WC à droite ! //

Quelques gouttes sur le côté, échappées belles, résidus de voyage explosés contre le carrelage froid.

On ne peut pas crier quand on dégueule, quand on crache par la bouche des flammes et ses os broyés ; en même temps ! J'ai vomi mon squelette dans un urinoir. Alors je suis un peu plus mou. Un peu plus mort. Une mouche passe. Celle-là je ne l'aime pas. C'est pas ma mignonne. Juste une vilaine venue me rappeler à l'ordre. A l'existence. J'aurais pu naitre mouche. On ne m'aurait pas reconnu. Moins remarqué. Et cette lumière qui brille, qui vrille... Vilaine ! Finir par lever la tête. Quand même. Même pas mal. Un peu chiffon. Un peu torchon. Mais même pas mal. Verra bien demain. Qui vivra ? Demain c'est loin. Qui verra ? Faut ranger les mains dans le froc. Pas les oublier celles là. Tiens... un stylo ! La belle affaire ! Alors se faire un peu poète...

Un « Je t'aime » sur le mur des chiottes du restaurant,
Est tout ce qui restera,
Une fois la fête finie,
La porte fermée,
La nuit levée.
Un « je t'aime » sur le mur des chiottes,
En résultat; Un peu joli.

- CHAPITRE 2 -

Il n'y a ni fouet ni tour de cirque pour apprivoiser le mercure et malheureusement son armée de degrés négatifs ne sont pas de mon côté. J'ai les côtes en xylophone quand elles tremblent de froid. Mélodie peu réconfortante. Hymne des soirs de givre.

Je caille.

Le tissu des draps est un scalpel sur ma peau de porcelaine. Attention ! Elle pourrait bien se casser ! De cette cryogénéisation je me réveillerai peut-être un peu plus jeune, mais qui aujourd'hui se souvient encore de son âge ?

Je crois être né un jour de beau-temps vers minuit.

J'ai froid.

Alors je remue les braises dans mon crâne, ma boîte crânienne en poêle-à-bois. Mon petit four. Aucune fumée ne sors de mes oreilles, n'est-ce pas ? Alors jusqu'ici tout va bien. Mais je ne me réchauffe pas, les idées, la parlotte, non, n'y parviennent pas.

J'ai dressé ma chair-de-poule en barbelés;

Tout autour de mes bordures anatomiques

Ce champ de glace,

Et les corbeaux aux alentours.

Qui a déjà réussi à dormir dans un choc thermique ?

Les glaçons font fuir les insectes. Mais les rhumes passent par la fenêtre. Et puis te chatouillent les pieds. A quatre heures du matin. Rentrent par les narines. Comme ça, pour rire. Filous. Pour t'embêter. L'humour d'un hiver enfantin, avec ses grelots grinçants. Et tout le tralala.

Le réveil sonne à sept. Et patatra ! Les flocons se sont cachés dans l'oreiller et m'ont lentement décapé la gorge, les minutes et le reste.

Chacun cultive ses stalactites dans sa chambre froide.

Je n'ai pas dormi

Il faut se lever.

Ils ont des sourires pneumatiques. Ceux là qu'on a rencontré. Ceux là qui organisent, qui notifient, qui tirent parti. Ceux là qui ont un parti.

Les hypocrites, les mal gonflés. Les dégonflés. Ils doivent toujours avoir une pompe à vélo dans la sacoche pour la prochaine réunion. Pour se goinfrer d'air. Naviguent d'une gestion de crise à l'autre dans leur barque à trous, quel naufrage. Ils ont des gueules de ballons crevés. Ceux qu'on s'échange en tapant dedans. D'un bon coup de pied. J'ai pas de haine. Un peu de colère. C'est qu'ils ne comprennent rien; comprenez moi !

Le monde s'échappe en sifflotant et je n'ai pas de rustine. Pas de rafistolage. Ce globe est une bouilloire en flaques. Eux grimpent des thermomètres et prennent des notes. Puis les affichent dans les rues en fermant leurs volets quand des bourrasques emportent leurs cheveux usés. Leurs cervelles coincées dans des bords hermétiques - ne risquent rien. Ils n'ont jamais pris de risques et n'en prendrons pas ! Ils ont conscience de leurs privilèges.

Le monde s'échappe et ils ne comprennent pas. Pas moyen. Tout file. La couturière non plus ne comprend rien, s'emmêle les pattes et puis se coud la bouche. Plus de fil. Tout file - comme le gaz en fuite. Tout feu. Tout flamme.

Le réel est caricatural. Et vos nez sont longs.

- E c h a p p é e i n c o l o r e d e n o s r e s t e s d e v i e . . .

C'est la fuite du monde. La suite dans le sac. Le tour est joué. Les mauvais payeurs font leurs paris. Secret de polichinelle: ils ne miseront pas sur moi ! Mais ne le dites pas trop fort.

Je ne suis pas noir d'humeur. Comprenez juste qu'il faut gérer ses démons, ses insomnies et sa fatigue en même temps. Tous les diables s'entre-tiennent.

Je ne suis pas noir d'humeur. Mais ne jetez pas vos hameçons à mes joues fourbues. J'en ai vu d'autres. Vous ne m'accrocherez pas. Vous ne me ramènerez pas à la moulinette jusqu'à votre surface. Je me déplace sous d'autres épaisseurs; et elles me vont bien.

J'ai des poèmes en cataplasmes. Des pansements alphabétiques et des lotions médicinales à l'encre noire. Et un peu de papier. Ça suffira. Merci beaucoup.

Gardez vos fossettes de faussaires et vos pompes à vélo. Ce globe est une bouilloire en flammes.

- CHAPITRE 4 -

Ils veulent se faire des petites journées tranquilles et je ne comprends pas ça.

Qui mangera sa tartine dans une maison en flammes ?

- Le pain est trop grillé ? Pardon.

- ...

- Mais Monsieur c'est que le pays brûle, vous n'aviez pas vu ?

Non ? D'ailleurs, votre chemise !

- ...

- De l'eau ? Monsieur, ça fait longtemps que... Vous ne saviez pas ?

Les journées tranquilles sont d'un autre temps. L'heure est aux minuits moins unes. Les clochers font voyager des heures creuses à travers des vallées fanées et chaque tintement, chaque tic d'aiguille nous épingle un peu plus dans la tombe. Tac !

Les lombrics sont apolitiques et se moquent bien de votre dernier bulletin de vote.

Surveillez vos tartines. Mangeurs de joie.

Emmitouflés d'habitudes. Emmillotés d'écharpes de circonstances. Vous n'aurez pas froid. Banalités d'usage pour goinfres dès le petit déjeuné. Vous n'aurez pas faim.

Puis prendre le train-train-fantôme aux même gares, sans frauder les aiguillages ni les horloges. Les ogres qui pourraient attendre à la station de sept-heures quarante-cinq ne sont jamais là mais ne nous y risquons pas !

Il faut encore acheter des tickets pour nos heures perdues.

Et si vous essayez d'exploser pour voir ? Pour une fois ! Pourquoi pas ? Cette boîte crânienne ne doit pas être si carcérale. Il y a des barreaux en fer blanc aux vitres de vos yeux ternes et de beaux cygnes noirs baignent dans vos cernes. Marbrures narcoleptiques sur des visages de statues. Ces globes oculaires sont des lacs lugubres irrigués par deux pupilles un peu sèches où flottent des idées mortes et quelques rêves oubliés. Je les pêche à la ligne assis sur un sourcil d'été. J'ai un chapeau de paille. A l'ombre. Vous ne m'avez pas vu.

Chacun devrait se régurgiter. Puis se ravalier à nouveau.

Pour mieux savoir son goût. Se mastiquer.

La tiédeur est à suspecter.

Les épices à relever,

Quand la soupe est fade.

J'ai dû rater quelques fêtes. Quelques flûtes à bulles. Manqué des bougies incendiées sur des gâteaux crémeux ou noircis au napalm de nos guerres quotidiennes. Rajoutez du sucre comme il vous plaira. Cela masquera les grincements de dents.

Je les savourerai un autre jour. Un jour de retour; de retrouvailles, les drapeaux en berne. Les coeurs ravivés autour d'un brasero. Les mains sorties de leurs gants de velours – ceux des petits crimes journaliers – seront alors malaxées par des flammes douces. Les langues déliées par un alcool aiguisé, gonflées de racontars lointains et de la salive épaisse des soirs de fête; nous parlerons et rirons bien.

Nous serons assez stupides pour être géniaux à la fois.

Les amis d'enfance ou faits en route. Faits en route depuis l'enfance. Moi ? J'ai pris quelques déviations. Les chemins de traverse grouillent de fleurs aux conseils judicieux.

Le nectar du monde est gratuit et se cueille simplement.

Conseil: en remplir chaque jour sa gourde ``.

Ainsi, pardonnez moi. Ce n'est pas que la route avec vous m'ennuyait mais ce paysage n'était plus le mien. Ma balançoire a prit la rouille des jours de pluie et des orages aux carabines. Mais je garde tout de même quelques photos usées sous les coutures de mon crâne. Mes cheveux ? Je les ai offerts à la couturière et sa machine. Ce paysage n'est plus le mien. Alors j'ai dissimulé quelques vieilles angoisses entre les plinthes d'un appartement de printemps puis j'ai pris les courants d'air. Il y avait des vents chauds. Ascendants. Je m'y suis glissé furtivement.. . ‘ ` ,

...mais il ne passe plus assez d'oiseaux
Quand je lève la tête de mon manteau...

Il y aura toujours un moment venu pour partir,
Aller se chercher ailleurs.

Parfois, retour à l'improviste. Au bar du coin. Je sais qu'il y reste des parties de moi. Dans les recoins. Sous une table. Accrochées au porte-manteau. Au fond... de ce shooter sale ! Ah ! Me voici !

Retour à l'improviste. Et me voilà ! Vous m'accueillerez bien j'espère; et s'il vous plait, pardonnez moi pour mes absences. Pour les petits trous que les mites ont creusé sur la fine toile du temps.

Nous ne faisons toujours que passer...

En attendant,
Je suis
Juste là.

- CHAPITRE 6 -

Je synthétise mon feu dans ces pages. Parfois, comme on garderait des tripes dans des bocaux pasteurisés. La poésie est un bon liquide amniotique. De la beauté, des jours et des soirs: tout extraire sans fracturation hydraulique. Je n'ai pas besoin de vos machines. Des yeux-vifs-sans-argent suffiront. Les miens, par évidence, les vôtres pourquoi pas. Prêtez les moi ! Je vous les échangerai contre un poème au citron ! Voici ma cuillère préférée pour les ôter; allez, allons y doucement...

J'étale des parties de moi à prix libre. Sur les étagères de ma boutique d'apothicaire. Mes petits restes. Mes fragments. Mes amputations. Mes curiosités. Mes enfantements étranges. Ils ne tachent pas, servez vous !

- D'où est-ce que ça sort tout ça ?

Comprenez. J'y travaille régulièrement, doucement. A ma déconstruction méthodique. Pièce par pièce. Quand j'aurais fini, tout de moi bien démantibulé, trié, archivé par ordre alphabétique, j'en ferai une galerie de foire, une bibliothèque ou des confettis. Vous serez tenus au courant.

J'ai un encart commercial dans un journal de 1957.

- CHAPITRE 7 -

Une brume de velours m'enveloppe. Je ne vois plus mes pas. Je ne vais plus nulle part.

Qui a un tricot assez chaud pour les saisons à venir ? Qui saura faire fondre ses flocons ?

- Il y a dix jours, ici, c'était magnifique.
- Et maintenant ?
- Monsieur, la nature s'endort, maintenant.
- Pour combien de temps ? Le savez vous ? Vous savez ?
- ...

Un ciel sans oiseaux est offusquant. Les ornithologues sont au chômage depuis qu'il pleut de l'acide et du magma. Les nuages sont fiévreux... L'opéra des voltigeurs manque aux matins calmes. Peut-être ont-ils fait leurs nuits ailleurs, quand la ville, avec sa lune en médaillon et ses artifices est trop allumée. Trop délurée. Trop tape-à-la-rétine. Trop branchée.

La ville: une vieille pute tatouée qui feint l'élégance dans un salon de thé.

Des enseignes bleu-rouge clignotent sur nos murs de baigne. Cachot métropolitain. Les taulards n'ont pas réussi à s'enfuir, sont morts les uns après les autres puis ont fait de leurs ossements des cathédrales. Depuis, dans toutes nos messes, nous n'honorons que notre échec à ne pas avoir su faire la vie d'ici moins carcérale.

Des flèches électriques guident nos instincts de consommateurs anthropophages vers des bars de nuit pour insomniaques.

[Métro / Boulot / Goulot]

Happy hour !
Moelle pré-mâchée & Cervelas à la paille
19h00 - 22h00

Peut-être ont-ils fait leurs nid ailleurs, les oiseaux.
Sans laisser de traces, comme de bons chasseurs.
Pas de mot pour les rejoindre...

Le brouillard en manteau.
Poursuivre le chemin...

- CHAPITRE 8 -

Une chose que je déteste: fermer la porte à la truffe humide de mon chien. Le laisser seul. Il ne comprend pas, ou trop. Alors il garde le reste-vidé. L'appartement et mes vieux bibelots. Reliques. Travaux inachevés. Il veillera bien dessus. Je ne sais pas quand je reviendrai. Il me manquera c'est certain. Il a l'empire de mon enfance et mes allégresses pour lui tout seul. S'il savait lire... Mes états d'âmes en hiéroglyphes. Mes cicatrices cousues au sel et mes tricots alphabétiques...

Attention !

Il aboiera si effraction.

Mais qui voudrait entrer dans ce crâne-chapiteau ?

J'ai cadé mes nerfs et coulé une dalle de béton dans mon cortex cérébral pour y emprisonner mes parts d'ombre.

Malheur aux ouvriers qui l'ouvriront, s'ils viennent avec leur marteaux-piqueurs...

Essayez donc !

Le chien n'est pas méchant. Tel maître, telle bête, et j'essaye d'être un quelqu'un de doux. J'ai monté des barricades aux portes de ma colère. Je la garde tant que je peux dans la poche intérieure de mon blouson noir, par évidence. Elle reste près de ma poitrine. Avec moi un peu partout. Ne m'entaillez pas. Elle pourrait sortir par jets. Comme une artère qu'on sectionne. Il doit y avoir un conduit pour ça. Un câble dans le corps. Un tube dans chaque oeil, qui plonge jusqu'au coeur en passant par les tripes pour se terminer en phalanges concassées dans des poings serrés.

Jeu d'osselets ; ou d'écriture.

Ma colère en fer à cheval. En gri-gri qui me suit.

En carburant pour faire la route de nuit.

Je rassemble mes métacarpes comme on jette les dés.

Jésus vomit les tièdes.
Tiédeur dans le confort des masses.
Tiédeur dans le confort des mousses.
Je sus et vomis les tièdes.

C'est que les informations vont vite. Trop. Devant les flashs, au fond d'un canapé flasque, ils ont pris l'habitude de s'accouder sur les commentaires journalistiques. L'habitude de les manger avec la bidoche rouge et un verre de pif épais comme une nuit d'octobre. Les plus alertes, une fois le tout bien mastiqué, bien englouti, sentent qu'un bout est resté coincé entre les molaires. Ou en travers de la gorge. Désagréable...
Bref. On réagit aux mauvaises nouvelles comme on se passe du fil dentaire: on les avale puis s'en rince le gosier.
Le soir avant de dormir, on s'en lave les mains avec un peu d'eau froide. Se décrasser. Enlever les résidus du jour. Puis caresser un rêve et repartir; recommencer.

Entre les flashs les nécrophages. Corbeaux. Charognes. Pisseurs d'encre de bonne conscience, défèqueurs d'articles mous. Vomissures de bavardages et de palabres. Ils s'abreuvent au lac des luttes voisines. Avec une paille en plastique, ils en sortent les perles argentées de la critique, du commentaire, puis les revendent au plus haut prix mais les guerriers et amazones qui sortent de terre n'ont besoin d'aucun consentement. Alors allez vous faire foutre. Les morts-vivants ont plus de vie que les tombeaux quotidiens qui nous servent de société. Ils enlèveront les pavés qui gênent leur extraction pour les jeter aux boutiques d'or et de diamants qui peuplent les grandes avenues. Dans une joie insolente. Et je serai à leur cotés, à jongler avec des briques devant des broutilles en vrac. Les bourgeois cossus nous balanceront des bouteilles de verre du haut de leurs balcons d'ivoire pendant que nous défilerons dans des rues qui ne sont pas tant les leurs. Mais sûrement le croient-ils, qu'elles le sont, alors qu'ils n'ont pas les mains qu'il faut pour les construire, qu'ils n'ont pas les os assez solides pour en faire des pelles. Juste les grosses chaussures. Vernies. Mais on ne s'approprie pas le travail des autres ainsi. Avec du vernis...

C'est que les informations vont vite.

Catalepsie au fond des canapés,
A rester immobile, figé, ligoté
Dans des fagots de fibre optique
Et des chocs post ou pré-traumatiques...

- CHAPITRE 10 -

Ils doivent soulager leurs poches pour soulager leur âme. Les miennes sont pleines de cailloux.

Mes poches à cailloux. Gravats collectés dans des sourires jaunes. Dans mes effondrements depuis l'enfance. Les éboulements successifs des destinés qui s'affaissent, qui s'effondrent. Et que l'on ré-assemble. Miette par miette. Morceau par morceau. Les sentiers que l'on cimente. Les routes que l'on pave pour s'assurer. Pour se rassurer. Certains y dressent même parfois des barrières. Des barricades...

J'ai dans mes poches des cailloux.

Je les dispose sur les chemins pour ne pas les perdre.

Mes cairns psychédéliques dans le labyrinthe osseux.

.

Mon âme à caillots. Quand mes réflexions basses se cristallisent en perles de sang coagulé. J'ai siphonné mes veines à la paille pour les extraire. Je me fait l'orfèvre de mes palpitations internes. Orne chaque variation d'un beau diamant d'encre noire.

J'ai dans mes poches des caillots.

Je les dispose sur les chemins pour ne pas qu'on me perde. Consciencieusement.

Mes cairns psychédéliques dans le labyrinthe muqueux.

.

Prenez soin de vos poches à trous.

- CHAPITRE 11 -

La marionnette est l'art de la fragilité.
La virtuosité est ennuyante.
Les fissures sont plus belles.
Nos cassures nous rapprochent.
Nous ne sommes pas un peuple de Dieux.
Nous aurions fait autrement.

- CHAPITRE 12 -

Avec leurs yeux de bois figés, les pantins articulés font une danse ancestrale. Ils hurlent en silence, avec la délicatesse des objets oubliés. Ceux cachés dans la poussière. Sous la commode, ou trop haut sur l'étagère. Vous savez, ceux-là que vous ne connaissez plus.

Mes amis fossiles sans musées.

Mes amis fossiles sont muselés.

Mais dehors, par la fenêtre, les crieurs de rues appellent de leur gorge à tout dégrafer. A ouvrir les volets...

Alors, je regarde la marionnette et lui demande pourquoi-comment faire de l'art quand

Les ruelles chantent plus juste et plus fort que les castafiores ?

Nos discours magnifiques ne changent pas les tyranniques ?

Nos tentatives de sens ne sont rien contre un feu d'essence ?

Quand

Il y a

La vie qui brûle.

Une voiture qui brûle.

Les voisins qui gueulent.

Et moi qui rigole.

Mince.

Pourquoi faire de l'art pour conjurer notre part de Divin,
quand dans le divan, c'est le Diable qui nous sert le vin ?

Et lui qui rigole.

Mince.

Nous oeuvrons dans l'entreprise de l'Univers avec des contrats
factices.

Vu dans le journal du matin:

Boulot précaire - Dieu cherche pianiste en CDD.

J'ai noué mes cordes vocales aux cols des monstres à pendre sous
les ponts de Paris.

J'irais chantonner plus tard.

La marionnette finit sa polka,

Je dois rattraper le crieur,

Nous danserons une autre fois !

- CHAPITRE 13 -

Nous qui achetons nos pertes de temps, nous en récolterons la vieillesse, avec la pauvreté offerte.

La vie s'échappe. Par des petites fuites à prix d'or. Les aiguilles sont vendues à l'étalage dans des échoppes d'arnaqueurs. Les rustines chez le marchand d'en face. A vos petits sous ! Dégoupillez les porte-monnaies, vos grenades de piécettes !

Il ne faut pas s'étonner d'être dégonflé quand on achète des petites fuites. Un peu vide. Ou essoufflé. Les ballons crevés ne se rebiffent pas. Ils restent là. A attendre que le chien peut-être vienne croquer dedans. Les déchiqueter un peu plus. Ils s'efforceront alors de vivre ça comme un amusement. Le corps en lambeaux. Usés, balancés. Prendront la bave comme un baiser. Satisfaits par peu, par ce qui passe. La poussière autour comme un nid confortable. Un coup de pied égaré fera une marque d'attention.

Ils restent là.

Les ballons crevés

Et les pneus à plat.

Au fond d'un bar. Cet endroit ne m'inspire pas. Accueillant comme une chaussette sale. Comme une salle d'attente, comme couloir noir. Comme un boyau. Nous sommes au fond. Devant la dernière porte sans numéro. Le lustre et sa galaxie d'ampoules grésillantes nous toisent du plafond craquelé. Nous éclairent de la lumière poussiéreuse des églises en ruine où Dieu n'est plus que de passage. De temps en temps; en intérim.

Au loin, des couteaux. Noyés sous l'eau froide du plongeur. Ils se plaignent et s'encouragent de leurs tintements. Musique inoxydable. Acier mélodique. Lames tranchantes pour xylophone de cuisine. Les ampoules, elles, continuent aussi de se plaindre, de murmurer, petites lucioles... Elles luttent pour que la lumière passe. Quel beau travail, merci...

Drôle de réflexe humain: s'enfermer tout en cherchant la sortie, poser la dernière brique, puis hurler pour la liberté.

Les couturiers de camisoles enfilent-ils leurs créations pour en juger ? Etrange.

Confort mensonger de la modernité.

Modernité mensongère du confort.

Nous enfermons des soleils domestiques dans des bulles de verre. Electricité, petite fée. Un filament se déguise en aube chaque fois qu'on allume une lampe. Nous avons des galaxies au bout des interrupteurs. Nébuleuses nourries par des deux-cent vingt volts. Mais les astres se moquent de nos centrales électriques et nous guettent d'en haut. Lune rieuse et cramoisie. Tête basse d'orgueil, nous cultivons nos chambres noirs derrière nos vieux volets, et nos bonnes raisons pour y rester. Ainsi. Assis. Figés.

: : . : : . : : . : : : . : . : : . : : : . : . : : : .
: : . : : : : : . : : : : : : : : : : : : : : : : . : . : : : :
: : : : : : . . : . : : : : :
. : : . . : : : : . : : : . : : . : : : : : . : : : : : : : : : : : : :

L'eau toujours goutte à goutte. Les couteaux jouent leur concert symphonique pour nous accueillir. Puis repartent au travail. Besogne habituelle du coupeur de bidoche. L'impression qu'il viendra bientôt me segmenter à mon tour. Mais je n'ai pas besoin de lui pour ça ! Les jours qui passent comme des Polaroids et ce carnet sont suffisants.

Seigneur ! Comme ce couloir rétrécit !

Angoisse de l'intérieur noir
Quand je cherche
Une lumière le soir.

- Les papillons.
- Quoi ?
- Les papillons...
- Qu'ont-ils, les papillons ?
- Ils avaient une vallée verte où l'on attrapait leurs couleurs au filet. Quand ils étaient ouragan. Ça, c'était le secret des enfants. Maintenant, seul une mouche décolorée, peut-être, après avoir grignoté dans une poubelle éventrée vient se poser sur la fenêtre. Compagne triste des soirs d'été suffocants quand elle cherche de l'air. De l'air ! Campagne triste. Elles mêmes étaient en colonie avant, les mouches, les insectes. Aujourd'hui réduits à des n'être plus que des cavaliers solitaires sur des vents irradiés. Les papillons, eux, prévoyants, ont leurs chrysalides pour sarcophages. Nature lucide qui semble se construire un tombeau à la naissance. Memento mori. On l'observe, l'aviateur sans escadrille, comme un vestige. Un rescapé. Un bibelot de musée. Un souvenir ailé qui s'enfuit pour finir dans une histoire pour enfants. Avec les peuples de rhinocéros, d'éléphants, et les autres bestioles disparues. Anciennes. Jamais connues. Ce dernier part comme un tableau en fuite pour aller accrocher ses couleurs ailleurs. Punaiser ses ailes dans un autre temps... Ou mourrir caché, seul, et tranquille. Etre trop vu terni les couleurs. Il le sait et gardera ses dernières pour son linceul.

Tout ce qui vit aujourd'hui prend la mine et l'habit du déserteur. Pensons alors à les saluer de la main quand nous sommes sur leur route. Quand on les croise, les amis de passage.

Alors, ce n'est plus un jeu. On agite plus les filets mais les drapeaux blancs. On a pleuré les armes. On a baissé les larmes. Il n'y a même pas d'armée en face. Pas de troupe ni de monde. Vraiment plus grand chose. Juste quelques fuyards et tout ce que nous perdons. Ainsi que quelques pièges fourbes dans les crevasses. Quelques cratères creusés par les obus du temps et les machines Humaines.

Ce n'est plus un jeu.
Et la vallée s'ennuie.
Et l'enfant, grandit.
- Les papillons... ?

Dans la nuit, un battement d'aile.
Le dernier
Est-il parti ?

Mes amis...

^ ~
^ ~

- CHAPITRE 17 -

Cueillir le sommeil avec culpabilité. Cette heure est trop nocturne et j'ai à faire. Je dormirai le jour prochain ou la vie suivante. J'ai à bâtir, à déconstruire et rebelote. Dessiner une autre réalité que mes rêves caressent. Alors donnez moi du jour ! Cet oreiller imprimé des marques de mon crâne en sueur est la cartographie de mes palpitations d'après-minuit. Quel plan de fuite ! Je le plierai en quatre et le garderai caché sous ma veste.

Pas le temps pour le sommeil. Ne jetez pas cette poussière à mes yeux ouvriers, vous enseveliriez un presque mort. Mais pas encore ! Voyez, je titube ! J'ai à faire, je vous l'ai dit ! Donnez moi plus de temps. Je n'ai même pas besoin qu'il soit beau. J'aime la pluie.

Le piège des draps de plumes et de l'étreinte de plomb. Je n'y répondrai pas. Redoublerai d'effort quand les deux globes se voileront d'un tissu noir. J'ai rangé au placard les étoiles fragiles de cette nuit de porcelaine. Il ne fallait pas qu'elles s'abiment. Je les raccrocherai plus tard ! Plus loin dans l'abîme. Maintenant le soir est dangereux et il faut surveiller les zones d'ombre. Dehors, on allume des incendies près des barricades avec des postillons mêlés de salive et d'essence. Les cracheurs de flammes toussent l'Enfer au visage des curés du Capital. Les derniers espoirs brûlent en même temps que les cigarettes. Nous boufferons nos mégots. Des torches sont portées haut pour éclairer l'obscur, pour éventrer les cieux. Nous tordrons les boyaux du ciel, des slogans accrochés aux gorges et aux manteaux. Nous clouons nos rêves au marteau.

Comprenez, j'ai à faire ! Mais les horloges parlantes chantent des berceuses hypnotiques
Et
Endorment
Ma résistance.

S'il vous plait, réveillez moi !

Nous habitons dans la brume. Le brouillard en guise de papier peint pour cacher les débris derrière. Nous avons des flammes en guise de réverbères et des hommes en armes sur des chevaux cuirassés pour nous accueillir. Centaures en armures de la République des morts. Pour la tenue du dimanche, prévoir des masques à gaz. L'oxygène nourrit un feu boulimique. En restera-t-il assez pour nous ? La ville brûle chaque jour un petit peu ; plus, avec nos vieilles perspectives d'avenir pour combustible.

Nos poumons sont décrochés et portés en étendard. Des coeurs rouges encore palpitants dégoulinent sur un drapeau noir au vent. Nous marchons sur des avenues de cendres comme un fakir sur des braises. Nous avons la sagesse de l'insurrection. Et le macadam s'émiette en projectiles ! Le sol se dérobe sous nos pieds endoloris par les kilomètres et le froid bleu; en dessous: l'abîme. La fin d'un monde, le début d'un autre. Le décor quotidien se déboulonne et tombe au sol avec les illusions.

La ville est un jouet en kit et la réalité transformable.

- Tout ça, c'est du toc !

Et le mouvement s'échappe

Envolées lyriques de bris de verre. Les hurlements: forme ultime de la chanson. Les vitrines explosent en symphonie d'éclats.

Les tambours appellent les corbeaux et l'insurrection qui vient.

Message sur un mur, encre noire, vite fait:
- Occulter l'apparent / Manifester l'occulte -

Nous savons surgir. La masse osseuse, dans un élan-ivre fonce tête baissée contre Jupiter et les comètes qui ripostent. Nous avons accroché nos poings et nos cris à des lances de bois. Eux, du haut de leurs balcons, ou de leurs barricades pointent mépris et armes sur nos corps nus. Choisisent leurs cibles dans la hâte. A la tête. En toucheront quelques-unes. Les hématomes décorent nos peaux de bêtes comme on marque le bétail. Alors on se reconnaît vite entre nous. Sous les arcades saignantes, les yeux restent vifs-noirs et colères. Canines dehors. Ahou ! Ce sont bien des têtes pleines et des ventres vides qui crient, Messieurs Dames. Certains endurent sans broncher, enchaînés à des grillages, le brouillard lacrymal. Ceux-là, ils ont sûrement déjà tout pleuré. Plus rien à perdre. Pas de sanglots. Amenez vos fioles si vous voulez, rien ne coulera de ces yeux désertiques.

Nous balancerons nos squelettes révoltés contre leurs grilles d'acier trempé et leurs boucliers. Décrocheront nos tibias pour en faire des battes et relancerons leurs grenades à fragmentation jusqu'à ouvrir des brèches par où s'engouffrer. Soldats d'infortune. Nous saurons disparaître.

L'apocalypse ici a une odeur de poivre.

- CHAPITRE 19 -

Une sarabande merveilleuse dans un souterrain. Inattendu, mais des violons pleureurs habitent des galeries noires. Les guides touristiques n'indiquent pas ces passages de traverse.

Ils brodent leur litanie dans un soupir de Dieu. Remplissent les couloirs de la vibration des Anges mais les mineurs sont pressés. Besogneux. Pas le temps. Les capuches et les oeillères numériques font marcher droit et leurs pas étouffent ces notes de soie.

Alors, dans un sursaut, un musicien en accroche une de plus à ces murs de suie.

Je garderai celle-ci dans ma poche, attrapée au vol. Puis partirai dans un silence.. .

Quelques fées me suivent., ~ .

Se balader sous la surface des choses est le meilleur voyage mais on ne trouve pas de tickets aux guichets automatiques.

Le sublime se dissimule dans la fraude.
La fraude se dissimule dans la foule.

- CHAPITRE 20 -

Cet endroit est un piège. Je ne peux pas rester là. Les mots ne feront pas leur chemin tout seuls. Il faut venir à eux. Et à la vie surtout ! Rester sur place c'est mourrir un peu. Faciliter le boulot des asticots et creuser sa tombe un peu. Alourdir le sol. Jusqu'à ce qu'il m'aspire, me suce et me mâche. Les immobiles en guise d'en-cas pour la mort cachée en bas. Avec ses joues gonflées de celles et ceux déjà avalés. Elle a la grosse mâchoire, le monde à digérer dans son ventre terreux. Humide et froid. Son armée de sangsues est prête à aspirer mon sang pourpre. Les racines-poulpes tortillent d'impatience en voyant leur nouvelle proie. Je ne peux pas rester là. Ensuite le chemin inverse sera trop compliqué. Les abysses n'ont pas d'escalier à colimaçon. Pas de sortie de secours, et les cadavres, ses locataires, ne me guideront pas.

Je ne peux pas rester là.
Sinon ils vont me trouver.
Ils sont à l'angle de la rue,
La petite mort et la morosité...

- CHAPITRE 21 -

Le cheval dans la fumée bleu croit galoper mais il avance sur place. Sous une pluie de cailloux. Il n'y arrivera pas. Ses sabots s'useront avant qu'il ne rejoigne la grange où il fait bon-vivre. Où encore fait-il bon-vivre ? Qui a une cachette ? Qui a une cabane d'enfant nichée dans un arbre d'antan ? Qui a un souvenir où se barricader ? Qui est encore assez sensible pour avoir des bras doux, prêts à câliner ? Qui a encore de la place pour l'innocence ?

Ils ont bloqué les rues et nous attendent avec armes, chiens et chronomètres. Il faut faire vite. Les nuages épais ne laisseront bientôt plus passer ni le jour, ni l'air respirable. L'embrasure se referme sur elle-même et nous coince. Chape de plomb du brouillard noir. Les narines bitumées soufflent du smog. Gras. Epais. Nous serons tous gérés et digérés ! Des miettes qui luttent dans un estomac affamé.

Les enfants qui passent par là lancent des regards inquiets. Les parents sont vitreux d'inquiétude. Réussiront-ils à emmener plus loin leur mioches pour leur raconter une bonne histoire ce soir ? Histoires à endormir les cauchemars, à oublier la nuit noire. Mais les drames se sont échappés des livres et des fantasmes, gens de peu de foi !

Les enfants savent que les monstres ne sont plus dans les égouts. Avec le crocodile.

Non...

Les monstres sont là...

Tout près.

Bien déguisés, au coin des murs, sur les avenues, on les croise en nombre, en défilé. Ils ont même parfois des médailles. Ou des cravates.

Ca, les enfants le savent. Et blâment leurs parents faits de confiture pour goinfres de ne pas leur avoir dit plus tôt !

Maintenant.

Ils ont bloqué les rues.

Maintenant.

Ils viennent nous chercher.

Arrêtez donc, avec vos histoires à endormir le noir !

Trajet retour.

Elle se peigne. Remet sa jupe moite de l'excitation des soirs à la vodka et puis avale un bouchon ! Pur. D'un coup. Hop ! La glotte en flammes. Liquéfaction immédiate des organes qui étaient restés viables. Entraîne un toussotement. Une goutte ruisselle, s'échappe aux commissures. Elle fuit, celle-là...

Mais tu es dans un train qui vas droit vers hier.

Droit vers le froid et l'hiver.

Elle parle fort avec sa bouche en sucre glace. Elle brille sous les néons fatigués du wagon. Eux qui en ont trop vu passer, s'ennuyer et mourrir. Elle sait trouver la lumière et donner du spectacle. Se trafiquer. Se faire marchandise. Se faire commerçante. Faire sa petite entreprise.

Déguiser l'ennui et le malaise dans des paillettes est une méthode qui amadoue bien les loups nocturnes et les hiboux urbains. Mais ils ont leurs intentions, la braguette à l'affut. Prêts à dégainer leurs sexes caverneux si l'allusion si prête. Déjà bien gonflés de préméditations et de sang engourdi. Bien épais. Ils se passent des roulettes russes chargées d'éthanol sous les regards en coin des somnambules de 26 heures quarante-quinze... Les revenants.

Ceux qui reviennent pour repartir.

Sisyphes a échangé sa pierre contre une mallette et un téléphone.

C'est qu'ils ont besoin de s'assumer un peu, mais ils préfèrent s'assommer beaucoup. Pour oublier la besogne qu'ils ont fait aujourd'hui et celle qu'il devront faire demain. L'ordinaire est-il aussi rampant que ces états de fête ? Lombrics-alcooliques pré-apocalyptiques. Vous qui fraudez vos vies, regardez en vous plutôt que par la fenêtre !

Le voyage sera meilleur et ne demande aucun titre de transport.

[] [] [] []
vue sur vide_ vue sur vide_ vue sur vide_ vue sur
L] L] L] L

P.S: Je n'ai rien contre l'éthanol. Bien au contraire. J'en veux juste au manque de distinction quand celle-ci prend l'allure de suicides collectifs dans des trains fantômes ou des bus de nuit.

Et sur ce,
A la votre !

Ils sont venus. Ils fallait bien qu'ils viennent. Les brigadiers. Et leurs sergents. Ceux-là en armes et en armures. Le plastron décoré du sang de ceux qu'ils ont croisé un mauvais soir. Ils fallait bien qu'ils viennent. Nous étions trop tranquilles avec des pintes dorées entre nos doigts et des sourires accrochés sous nos bonnets. C'est que nous venons pour ça. Trinquer à nos fêlures dans des verres de pirates. Il nous arrive aussi de noyer des horloges quand elles nous sont insultantes !

- Contrôle. On ne bouge plus.
- Il y a erreur. Nous sommes juste ici pour danser un peu.
- Les mains sur les tables.
- Moi qui suis venu là pour lever le coude !
- Baisse les yeux.
- Mais Dieu est en haut !
- Mettez vous là bas.
- Mes amis sont ici.
- Alors restez ici.
- Et si je veux aller là-bas ?
- J'ai dit, on se met autour d'une table !
- Mais Monsieur, c'est une chaise.
- Alors autour de la chaise.
- La table c'est quand même plus pratique. Et pourquoi tout ça ?
- Vérifier la fiche. Prendre les noms. C'est la procédure.

Il fallait bien qu'ils viennent. Nous étions trop dangereux. Nous passions notre temps à arracher les pages des livres qu'on nous a fait manger durant l'enfance. A démonter le mobilier public de nos soirs d'ivresse pour s'offrir des siestes illégales. A essorer nos cervelles d'éponges quand il faut rester droit... Ou a éponger les tables avec nos cervelles plus très droites quand il faut rester tard... Parfois, nous ouvrons un peu nos boites crâniennes pour mieux nous connaître et déguster quelques neurones avec des cures-dents. Nous en profitons pour trier et jeter ceux aux mauvais goûts. L'idée de l'Etat, par exemple, nous l'avons bien piétinée ce soir d'automne. J'en ai encore la semelle flasque.

Puis nous nous sommes noyés dans un fut de bière.

Avec un poisson rouge.

On en a fait des saletés...

Il fallait bien qu'ils viennent.

Mais s'ils repassent,

Qu'ils sachent,

Que demain je ne serai plus là !

- CHAPITRE 24 -

Ils s'habituent à enjamber des clochards célestes, des cadavres aux yeux écarquillés et des enfants-chagrin pour aller boire un café. Quel parcours ! A l'arrivée-triomphe, le garçon amène la potion. La boisson chaude, couleur larmes-de-boue des trimards, de celles et ceux qui arrachent leurs cris aux champs. Le sang de celles et ceux qui plus loin ont décortiqué le grain. Le sucre aussi, cassé-amassé sur des échines noueuses et forcenées. Les invisibles et les morts-nés. Les hémorragies des esclaves sont diluées dans un breuvage fumant pour le confort des soirs de décembre et nos bonheurs mélasse.

« Un goût suave et équilibré »

- Avez vous reconnu cette saveur ? L'ingrédient mystère ?
- Il faut bien se réchauffer !
- Attention, il y a un doigt coupé dans votre tasse !
- Quelle douceur... ! Hmm...

Je m'effondre lors de chacune de ces apocalypses journalières. Cette manière banale d'encaisser la violence m'assassine. Les petits meurtres de passage. De coulisse...

Se réchauffer. Mais un monde brule dans la dinette. Cette demi-sphère en céramique a la profondeur de l'Enfer. Gouffre sans fond. En y regardant bien, on peut voir des goules et des mains rachitiques gratter les parois pour essayer de remonter l'abîme. Faites de la place. Un jour, tous les morts ressortiront de vos tasses.

- Un autre s'il vous plait !

- CHAPITRE 25 -

Je rassemble avant le départ; mes dernières cartes
Dans un château de sable.
Avant les grandes marées.
Avant les derniers trains.
Avant les premières heures; d'un nouveau jour peut-être.

Hier, dans sa robe lacrymale, la ville a bien brûlé.
Hier, dans sa robe pas si mal, le ciel a bien pleuré.
Bien des pavés...
Ils sont venus en masse. De partout. Des villes. Des provinces.
Des champs et des usines. Pauvres, guerriers et louves. Les
tailleurs de pierres ont découpé les dolmens millénaires, et tout
devint projectiles. Tu t'y serais bien plu, mon vieux Warren.
Nous avons vidé nos vieux bidons. Nos jerricans remplis de larmes
et d'essence pour incendier les architectures des petits rois.
Chers empereurs, votre royaume prend feu ! Mais vous dormirez
bien. Votre chambre sera bien chauffée. C'est que l'hiver est rude
alors les esclaves ont scalpé les champs et vous préparent un
joyeux bucher avec les fagots restants.

Hier. La ville a bien brûlé. Il faisait peur dans les cafés. Dans
les magasins. Les temples aux pierres souillées de ceux qui les
ont érigés. Qui les ont mis debout en y laissant leurs éraflures.
Leurs cassures. Alors ils calfeutrent yeux, portes et fenêtres.
Mais vous savez, la violence du luxe qui s'embrase n'est rien face
à la violence du luxe qui s'exhibe. Il y a des briseurs de vies et
des briseurs de vitres. Alors oui, vos parures d'or peuvent bien
cramer. Du métal précieux en fusion, nous frapperons nos nouvelles
pièces. Sans l'effigie des couronnés. Sur nos crânes, il n'y a
guère que des vieux bonnets, quelques cheveux usés ou des
couronnes d'épines.

H i e r . L a v i l l e b i e n B r ũ l é .

Et peut-être qu'un phénix, un nouveau monde,
Ressortira des cendres.
Ressortira
De l'ombre.

- CHAPITRE 26 -

13H30. Des croassements lugubres. Dans un ciel de nuit. Et d'orage. Les enseignes lumineuses guident les pas des foules pressées.

- Par ici !
- Là ! Tout ce qu'il vous faudra !
- A l'angle, à gauche ! 25/24 - 7/7 !

Ils ont tous un quelque part où aller vivement. On s'attroupe dans les bistrots. Bondés de casquettes et de manteaux noirs. En terrasse. Point de vue optimal pour observer le ballet des spectres. Le monde qui passe. Cinq hommes en corbeaux. Ceux-là parlent business. Lui, un sixième, meurt, isolé-camisolé sur le bitume froid. Elle, la septième, elle vient taxer les piécettes qui dorment dans les cafés. Sur les écuelles un peu tachées. Eux, le huitième et son acolyte, ramassent les pourboires des buveurs du jour. Les centimes rouges que quelques portes-monnaies ont rotés. D'autres encore, sur leur dos large et dur comme une planche de bois portent des carcasses d'animaux morts que le boucher bientôt découpera. Ironie millénaire: charrier des cadavres pour ne pas mourrir, comme l'autre en face sur le bitume étroit. Le pauvre sert bien d'exemple. Pointé du doigt. Les journaux froissés s'écrasent au sol. Impriment leurs mauvaises unes sur les dalles grises des trottoirs sales:

« Une autre espèce animale a disparue.
Le marché de la fourrure s'inquiète. »

Et les prostitués attendent. En bas de la rue.

13h30.

Il fait nuit et une odeur d'orage
Et ce monde est pendu aux nuages
Les ouvriers avec leurs mains carrés construisent des tours
métalliques
Pour achever l'union
Du ciel et de l'enfer
Blake avait raison.

- CHAPITRE 27 -

Elle m'a suspecté.

Bonnet gris. Blouson de cuir. Joues fourbues des mauvais jours et l'oeil fatigué. Je suis juste venu acheter un stylo, Madame. Certains achètent des voitures. J'ai d'autres véhicules. Regard en coin quand je passe la porte d'entrée. La sonnette sonne, inquiète. Avertissement ! Nous savons que vous êtes là. Vous savez que nous sommes là. Vous êtes repéré et nous suivons vos pas.

-A t-il mis quelque chose dans sa poche ? Ce sac n'était pas si plein ! Quelle drôle de type. Il marche un peu vite. A t-il au moins de l'argent ? Etrange... Il n'a rien acheté.

Je n'ai rien acheté. Car vous vendiez vos plumes à prix d'or ; j'y aurai laissé les miennes. Vous n'avez rien compris. Le texte se moque du stylo qui le brode.

Au comptoir elle parle de squatteurs à une cliente compatissante comme on parle de problèmes de cloportes.

- Qu'ils sont durs à mettre dehors !

J'ai compris. Les bourgeois ont bien des problèmes de portes et d'isolation pour cultiver leur entre-soi. Pardonnez mon intrusion. Je n'y reviendrai pas. Je n'ai rien volé. Mais j'aurai bien inscrit, sur votre porte ce lundi :

« La maison n'accepte pas les pauvres mais offre le mépris. »

J'ai réajusté son sac. Offert un pain au chocolat pour adoucir ce matin d'épines. Les jours de départ nous renvoient vite à nos camisoles blanches. Nous savons que ces rails ininterrompus laissent une part de nous à chaque fois derrière. Dans chaque gare passée, nous laissons nos souvenirs en baguages et quelques blagues fourchues. Ce train lugubre, ce scalpel, nous achemine lentement vers une déchirure puis les horloges, de leurs aiguilles métalliques achèveront l'incision pour finir de disséquer le peu de temps qu'il nous reste...

Il faut y aller. Une force invisible nous pousse dans le dos.

Un dernier signe de la main et d'un coup d'oeil, elle me jette ses ultimes perles de saphirs tristes. ' ' ' ... que j'ai juste le temps d'attraper, au vol, en lançant au loin un oiseau de papier... et la foule l'engloutit !

Nous retournons chacun à notre individualité d'hiver et à nos balançoires...



Je m'imagine niché dans son col tiède de louve émotive. Ils te lanceront en boomerang à travers le ciel gris-cabossé. J'espère que tu feras ta route sans encombre et que tu reviendras vite.

Reprendre le chemin en sens inverse. Un ectoplasme me sourit et s'assoit à ma droite. Peut-être me passe t'il un signe de toi.

Je porte la ville comme une égratignure. Ici, la marchandise se balade fièrement sous le nez encroûté des clochards enracinés. Eux restent là, arrivés au terminus. Au bout d'un quelque-part. De nulle-part, ou du brouillard. Avachis, froissés dans leurs journaux et dans leur laine de misère ancestrale. Dans ce désert de bitume-brouillon aggloméré, j'écris mes égarements métropolitains en S.O.S. pour me sauver, mais la littérature ignore le morse. On ne me lancera pas de bouée. Pas de sauvetage. Pas de canoë. J'ai appris la nage entre temps.

Avant ces buildings, il devait y avoir une plaine et des fleurs. Je sors un vieux chiffon de ma poche pour moucher tout ce kérosène. Je pourrai bien le revendre à un passant pressé en mal d'essence... L'absurde en tapisserie défile à travers les vitres du train... La lumière est belle. Il y a quelques heures, nous en rigolions ensemble...

Maintenant, je vais combler ton manque par une abstraction méthodique.

Et remplir ce carnet.

- CHAPITRE 29 -

Balade_

Des cadavres amoureux s'entrelacent dans leur sépulture gardée sous cadenas – n'enfermons pas les morts ! Ils ont vécu ! La peine est purgée ! – Au dessus d'eux, des fleurs sacrifiées fanent en silence sous le regard d'un ange ; à la main coupée.

Les cimetières sont d'un repos vivifiant !

- CHAPITRE 30 -

Avec une grue, ils remuent les montagnes de cadavres de bouteilles fracassées. Réduire la peine en monticule friable est le bénéfice de l'alcool. Qui a déjà touché une tristesse du doigt ? Petit animal de verre pilé. Ne vous coupez pas ! Vous souffrirez deux fois.

Les bruits des cristaux concassés en éclats dans la benne contiennent les rires de tous les alcooliques. Et leurs lamentations broyées. Dans nos pays, il faut des ouvriers pour s'occuper de ça. Pour pelleter les résidus de nos insidieux naufrages. Pour en faire des tas. On les pèsera en kilogrammes. Ou bien en tonnes. Puis ils les apporteront aux souffleurs de verre qui les feront fondre en fusion pour en faire de nouvelles chopes.

Tous ces gosiers assoiffés ont bien besoin de gobelets !

- CHAPITRE 31 -

Opération d'orfèvre: faire rentrer ce camion de trente-trois tonnes dans une tête d'épingle. Ruelle en dentelle.

Sous la lenteur du géant animé, les scooters furieux – petits moustiques – envisagent les trottoirs comme des axes de fuite. Les plus gros, les molosses de taule froide, empêchés, aboient d'impatience. L'essence écumeuse coule aux babines des pares-chocs. Les bavouilleurs de gasoil.

Energés car ils viennent de perdre quelques centièmes dans leur course à la mort.

Le chauffeur, tranquille, lui, cisaille sa trajectoire.

L'artiste !

Le magicien !

S'ils étaient moins pressés – c'est qu'ils se hâtent pour rattraper leurs morceaux de vie perdus aujourd'hui ! – ils auraient pu voir
Ce tour de cabaret...

- CHAPITRE 32 -

Il faut les voir. Tout ces muets. Avec leur solitude transportable. Leur grisaille en mallette, leurs sourires dans les sacs et leurs poches sous les yeux. Il faut les voir !

Dans ce train argenté où personne ne parle. A part peut-être le cri d'un désargenté qui balade sa famine par là. Son ventre-à-dale qui le trimbale. L'estomac du pauvre comme une laisse à clous. Les boyaux en guise de corde autour du cou.

Leur langue à eux, aux passagers, a peut-être été coupée sous les rails tranchants à la station d'avant. J'ai vu un rat en prendre une pour en faire son casse-croûte. L'ignorance en parade quand une main se tend. Quand un ventre râle ses gargouillements.

Il faut les voir. Il faut les plaindre. D'être si pressés pour avoir laissé leurs résidus d'humanité

A la maison.

- | La prochaine station ne sera pas desservie | -

Une femme a essayé de se couper les cheveux avec une hache pour en faire des nouilles.

Et la pauvre s'est loupée /
Suicidée.

Mais il faut aussi voir les gueules des transporteurs, de ces trains ! Ténias ivres serpentant dans les intestins souillés de la ville. Navettes infernales en voyage dans des artères putrides. Colporteurs d'étrons en transit. Dans l'organisme urbain, ils jouent leur rôle, crachant systématiquement les bipèdes mous sur un trottoir complice. Vomissant régulièrement des foules assommées vers d'autres assommoirs.

Les bouches de métro régurgitent et puent de la gueule, relents d'odeurs de lendemains à la vodka et de flaques d'urines stagnantes.

Bienvenue.

Cette métropole est un ivrogne cancéreux qui nous toussote dessus mais dans un élan mystique, je continue de lui filer la pièce, dans les détours.

Un peu malgré moi.

Il me surprendra toujours.

- CHAPITRE 33 -

Ils vendent des sex-toys devant des églises. Serais-ce les nouveaux chapelets ? A croire que Marie n'était pas si vierge. Ainsi, priez assidûment, jolies nonnes ! Cette chapelle semble s'effondrer et si Dieu est mort de froid cette nuit dans la ruelle d'à côté, pour lui ce soir j'allume un cierge.

Ou bien est-il en balade ?

A-il croisé Lucifer chez l'épicier du coin ?

Ce serait beau, Mille flambeaux, lanternes à l'horizon, perles de feu en procession. Pour éclairer nos vallées.

Pour dire Adieu, pour la mort des Dieux.

Mais ces agglomérations urbaines ont la gueule de l'Enfer, ou de plus grand chose. Et cette lumière artificielle qui brille sans fin n'est pas un phare, ni même un espoir, mais un appât.

Haha.

En réalité, l'eau bénite sort des vagins en fleurs. Celui d'Eve en premier, peut-être, aussi celui de Marie, celui de toutes les autres, et même le tien. Ne sois pas modeste. Belle religieuse.

Un orgasme vaut mille hallelujah !

- CHAPITRE 34 -

Un prêtre encapuchonné sort d'un magasin blafard où les morceaux de divin sont à vendre dans des barquettes plastiques. Tu parles d'une chapelle d'hérétiques ! Les petits anges et leurs trompettes en bronze font-ils la manche dans le métro ? Les nouveaux prophètes donnent une messe noire devant des distributeurs automatiques. La foi se compte et se découpe en billets de vingt. Variable selon les taux de change.

J'ai vu Marie hier sur le boulevard faire la putain. C'est qu'il n'y avait plus de pommes au jardin. Le corps embaumé de Jésus est vendu aux enchères dans des salles de vente. Obscures. Au boulevard-dollar, les commissaires tapent de leurs marteaux grassouillets et fixent les prix à la hausse.

- La dernière épine de la couronne adjudagée-vendue un million-trois au mendiant de la rue-sans-nom !

- Bravo !

Passion du Christ cotée en bourse. Les traders de l'apocalypse s'en frottent les mains et négocient la valeur des clous sur les marchés financiers.

Nous attendons le crack en faisant des signes de croix.

Mon pauvre ami;
Je prierais pour toi.
La vallée des ombres,
Se trouve bien ici bas.

- CHAPITRE 35 -

J'aurais connu le goût du miel, les fleurs au printemps et les papillons. Peut-on le promettre encore ?

Les ruches d'or ferment les portes de leurs hôtels: la gérante s'est asphyxiée cette nuit dans un bouquet de lavande.
La Reine est morte, vive la Reine !

Nous ne finirons pas englués dans la gelée royale mais dans un désert de décembre. Mais ils arriveront bien à en faire un havre de paix, avec du chauffage électrique et des boissons chaudes. Puis les printemps silencieux, s'ils viennent, prendront le pas sur les flûtes et les tambours. Et la musique s'éteindra. Les oiseaux feront leur nid de paille dans un temps-mort. Les bourgeons exploseront en silence, ou mourront sous un gel d'Avril. Les saintes-glaces et leurs ultimes flocons... Déjà, les rues se remplissent des cadavres des ouvrières. Les aubépines et millepertuis s'enfermeront dans leurs pétales, n'attendant plus les butineuses. Elles font grève, les travailleuses... Les produits royaux seront gardés au donjon, rationnés. Certains se tailladeront les poignets pour récolter les dernières gouttes d'hydromel qui couleront dans leurs veines.

Savourez vos tartines du matin.
Et anticipez; mettez vous au beurre !

J'ai connu le goût du miel et le sacre du printemps.
J'aimerai tant pouvoir
Le promettre aux enfants...

- CHAPITRE 36 -

Je promène mon clébard le soir.
Mon clébard tout noir.
Parfois disparaît dans la nuit...
Dans mes insomnies.
Dans la nuit toute noire.

Mon clébard le soir est un bon ami,
Quand le soir je m'ennuie,
Quand le soir je m'enfuis,
Dans la nuit très tard...

- CHAPITRE 37 -

Ils veulent dormir. Trouver une brèche dans l'engrenage, du repos dans les tic-tac. Cinq minutes. Trente secondes. Deux millièmes. Leurs paupières de plomb tombent malgré eux, glissent sur les vitres globuleuses. Les têtes, dans une avalanche, s'affalent et roulent en avant. Du sable sort de leurs oreilles. Normal. Le marchand est passé. Ils ont du gober des somnifères à la pause de quatre heures. Ou bien mal se reposer. Trop peu. Pliés. Pollués. Les angoisses nocturnes du jour suivant ont-elles tricoté leurs poumons la nuit dernière ?
Agitation suante sous la Lune d'un minuit roussit.

Ce train fera un bon dortoir.

Ils devraient directement greffer des oreillers à leur crâne ou sur les sièges. Mais trop de confort rendrait fainéant. Ou peut-être juste des perfusions dans les couloirs pour les cas les plus graves. On s'accommode de tout. D'un rien. Ils m'impressionnent. Eux qui dorment tout du long. Déjà en marchant. Puis ils rentrent et s'affalent contre des vitres sans reflet ou sur des épaules granitiques, mais, prouesse du travailleur: ils se lèvent au bon moment ! Ne semblent jamais manquer leur terminus narcoleptique.
Quelle maîtrise !
Quel contrôle !

Avalent-ils aussi
Des réveils
Et des chronomètres ?

Je surveille mes arrachements.

Mes déchirures salées.

Je prends bien soin d'observer chaque petit fil se détacher l'un après l'autre, comme on sépare deux bouts de coton. Mes fluctuations en filigrane. Une barbe à papa qu'on grignote avec des dents gourmandes et un sourire d'enfant.

Miam !

Méthode:

Assis sur le canapé avec mes instruments, je me coupe en morceaux puis les ausculte et prends des notes avant de les dessiner les yeux fermés. Puis je les regarde tomber, flotter, faner. Moisir pour les plus anciens. Pot-pourri d'âme fragmentée et bouquets de souvenirs-sépia. J'accroche finalement le tout au mur avec une cordelette et des pinces à linge. Ils libèrent alors les arômes flétris des fleurs sèches qui remplissent la pièce. Parfois suaves. Parfois amères. Certains, les plus riches, ceux-la je les distille dans mon alambic-illégal et les injecte à l'aiguille sous l'épiderme d'une feuille végétale.

En collectionneur, j'en fais des carnets puis je les distribue, puisque c'est l'autre nom du poète: receleur d'angoisses ou de parfums-imprimés.

J'étudie mes mouvements astronomiques au microscope. L'essentiel est qu'il soit bien réglé. Placer de pareilles étincelles entre deux lamelles de verre demande un certain professionnalisme.

Un ajustement méticuleux...

Expérience à reproduire chez soi.

Ouvrez bien les yeux !

Je suis le médecin légiste de mon propre cadavre.

Je développe ma science irrationnelle

Et tape le rapport dans un carnet de rimes.

- CHAPITRE 39 -

Il dévalait la grande route sur son monocycle. Tous les matins. Il aurait aussi pu jongler avec des grenades, des torches ou des couteaux. Cela ne m'aurait pas étonné. Mais cela devrait ! Nous nous habituons trop au spectacle. Un éléphant écorné qui jouerait du violon ne surprendrait plus personne. On le capturerait dans trois secondes numériques – les téléphones mobiles sont les nouveaux zoos, les nouvelles cages – puis repartirions broser les murs comme si de rien n'était.

Mon animalerie vit entre les barreaux noirs des caractères d'impression.

Lui voulait faire de son monde un carnaval. Ou au moins les matinées. Transformer chaque réveil en un Numéro avec en guise de projecteurs des lampadaires blasés d'avoir trop vus les hommes.

Mais ils ne donnent pas la lumière ni les couleurs des pistes de cirque... Alors il fallait les imaginer.

Lui devait y croire.

Je ne l'ai pas vu depuis un moment. J'y suis moi-même moins souvent.

Cette route est pleine de voitures folles et de fous sans voitures.

Je ne l'ai vu qu'un instant.

Pourvu qu'il ai trouvé ailleurs,

Un cabaret meilleur.

- CHAPITRE 40 -

Méfiez vous, dans les rues, des chaumières qui défèquent.
De manière régulière, dans un bruit mou, elles renvoient sur le trottoir, sa victime – ou complice –, des étrons plastifiés. Tout noirs.

Ces baraquements à la peau de pierre sont les cellules malades de nos métropoles cancéreuses. Ogresses dans la fourmilière. Elles ingurgitent par un trou, une porte ouverte sur des couloirs en boyaux puis régurgitent par le même. Rumination urbaine à l'oeil des halogènes. Vomissement de plastique et d'ordures sans délicatesse aucune. Les cris gutturaux des maisons ivres dégueulant d'emballages se cognent aux murs de la citadelle. Et nous offrent les échos du drame. Dans une fierté de goinfres les repas de la veille sont jetés, éclatés, exposés aux quidams du macadam. Aux belles passantes, aux crève-la-dalle et aux manteaux dodus. La satiété quotidienne de quelques-uns est affichée en signe de force. De fierté. La boulimie ici se forge en valeur morale

Ou un style de vie.

Un camion viendra récupérer le tout pour le restituer aux flammes.

Ou en faire des sandwichs.

→^€€€€÷€v\$#Y\$#@Y#Y\$#Y+###€###X\$€\$###X\$\$@\$+Y€###Y€\$\$###\$\$Y\$<∞

Les Humains sont les microbiotes de l'estomac du monde.
Ouvriers dans le ventre du monstre.
Parqués dans des baraques-à-tripes:
Nos maisons de bouchers.

Les poubelles débordent.
Et chez les rats des villes:
Obésité-morbide affichée.

- CHAPITRE 41 -

Il mangea bien; ou peu
Il bu bien; ou peu

Il tua c'est certain

Il travailla bien; ou peu
Il pleura bien; ou peu

Il laboura son chemin c'est certain,

Bref,
Il vint jusqu'ici pour mourir;
Un peu.

J'aurais aimé,

Rester à ce balcon, sûr de voir le jardin faire fleurir les années qui passent. A ce balcon, ou à d'autres en voyage.

Faire de l'Art sans y creuser-carrière pour en sortir de l'or; sans lui glisser des talons, non, aux rues ne prendre que des sourires de Pierrot. Mais l'Art sans doute ne résistera pas. D'ailleurs, que veut-il encore dire ? Il est un perfectionnement de la joie qui s'est raréfiée. Aujourd'hui les loups ont été domestiqués et finissent au zoo à faire des tours, alors je mettrai la robe du chien noir pour mieux disparaître après l'aurore. Je m'en irai..

L'insouciance est devenue un crime je crois et l'innocence manque de place, mais qu'il est agréable de siroter la nuit laiteuse et ses glaçons lunaires. De croquer ses cratères. Tituber d'inconscience, devenir fou pour au bout, peut-être, trouver la sagesse de l'ivrogne. Boire aussi le soleil fumant à quatre heures, ou bien non, le garder lui, en allume-cigare pour une clope et les parfums printaniers.

Enfin, boire à mes heures astronomiques.

J'aurais aimé ces possibles.

Mais j'ai des comptes à régler. Et de mauvais gants de boxe.

Mal-habile pour tenir un stylo ou un violon.

Heureusement, la poésie-sauvage sauve. Et si tout brûle elle sera là. Dans la cendre du tableau, dans le chant de l'oiseau. Elle est une cathédrale où se recueillir quand dehors il pleut des corbeaux et des balles perdues. Elle est belle-rebelle quand dehors l'Art en rang organise son royaume de complaisance et de passivité, faisant même payer les places de son wagon funéraire. D'élégants pendus à des fils téléphoniques vous assiérons selon votre numéro de siège. Attention ! Les vues sur fenêtre sont plus chères. Mais vous verrez mieux le spectacle.

Ce soir, le dernier lion se noiera dans la larme d'un clown.

Pas d'entracte. Sortie définitive.

Les toilettes: dans la bouche du voisin. On appelle ça le civisme Monsieur-Madame.

L'Art orne les couloirs gris de nos murailles quotidiennes avec des toiles de maître ou de mauvais goût; et c'est offusquant !

Car c'est esquiver la riposte. Endormir. Satisfaire.

Car c'est voir, en fait, la peinture et non le mur, puis glorifier les deux. Mais gris ! Ils sont gris ! En mille, alors reballez vos gouaches de traîtres et autres trompe l'oeil pour les éborgnés du Banal ! Un mur décoré reste un mur et vous ne nous leurrerez pas ! Des lanières de béton. Une camisole de plâtre. Une protubérance de prison.

En bon architecte, je n'y apporterai que des coups de truelle.

Aux murs

De nos ruelles,

De nos cervelles.

Passé le temps des dix-neuf heures trente, des repas où l'on se jette les assiettes et des discussions en éclats, j'ai démonté mon crâne en petites pièces, boulon par boulon.

Dans mon atelier nocturne, en pyjama, j'ai gratté le superflus: Désassemblage méticuleux des fragments scotchés de mon crâne et d'autres parties du globe.

Puis je l'ai ré-assemblé un soir d'hiver, en enlevant le singe qui y traînait avec ses maracasses et farandoles.

Enfin je me suis remis le cervelas.

Je me suis remis le cerveau droit.

Maintenant

Je scrute le vieux monde

Chaque jour dans les yeux,

Lui essuie la bouche lorsqu'il bave sur mes vêtements pour tenter de m'offrir un baiser de Judas; à chaque fois refusé !

Il a l'haleine fétide du cadavre après l'orgie des vers.

C'est que je suis arrivé les mains dans les poches dans une urgence haletante. Un sauve-qui-peut. Venu par hasard dans un déséquilibre trop global pour mon étroitesse localisée, pour mon corps perdu, pour mon cerveau pendu. Partout, maintenant, dans les couloirs, aux radios coulantes du matin et aux journaux froissés du soir; ils hurlent. Non plus aux loups; il n'y en a plus, non, Ils hurlent aux Hommes !

Ce n'est pas la fin du monde. Méfiez vous des nouveaux prophètes, ils sous-traitent avec les banquiers et les autres. Les nouveaux monstres apparaîtront tous au crépuscule. Dans l'entre-deux.

Non, ce n'est pas la fin du monde, c'est la fin d'un monde !

Qu'il crève !

Lui qui tombe chaque jour un peu plus en lambeaux, tout gangrené. Sous son masque de chair-morte et d'acier nous distinguons de mieux en mieux l'ossature du cadavre et les fils qui l'agitent.

Les rois peuvent mourrir en costard mais les lombrics s'en foutent.

Les forêts ont fermé. Les parcs ont fermé. Les rues ont fermé. Bientôt, la métropole va fermer. Tant mieux. Nous irons ailleurs nous qui n'en voulions plus. Nous marchons déjà sur des ruines, errons avec des vaisseaux fantômes dans les abysses modernes. Les écrans bleus en parure des façades froides ne dissimulent plus grand chose du cataclysme. Tout finira par être dit. Tout finira par être su. Les usuriers et leurs complices silencieux ont mis notre futur dans des valises pour l'échanger contre de l'argent sale et quelques chips mais bientôt les banques seront vides, autant que les mers et les cieux. Alors ils auront fermé les guichets. Démissionné en plein milieu du krach, de l'ouragan et pris leurs jambes à leur cou pour aller se pendre ailleurs, au bout de leur cravate.

Mais l'argent n'achètera plus rien. Et plus rien ne sera à vendre.

Alors ils auront l'air malins, avec leur gueule de lingot d'or.

Dis moi, toi, pour avoir ici, à qui a-t-on pris là-bas ?

Peut-être affrètent-ils déjà des navires-croisières pour se
sauver, les fourbes.
Le cyclone vous a à l'oeil...

...

Je suis à mon balcon.
J'ai rassemblé dans un baluchon
Ma marionnette et du papier,
Les fioles avec la nuit liquide
Et quelques rayons d'été.

Je jette un dernier regard...

...Qui ne reviendra pas !

Ces villes décaties ont la gueule qui se décompose. Les grues et les multiples ravalements n'arrangeront rien. Les masques tomberont derrière les volets et nous savons que ce système et ses lampadaires qui nous promettaient une éternelle lueur dans la nuit épaisse: ont menti, et mentent encore !

Alors j'avancerai sur mon sentier de cailloux boueux sans parjures ni faussaires.

Si j'ai bouclé mes valises de carton bouilli c'est que je me suis senti trop étranger à cette réalité. Et peut-être plus à l'aise dans un nid fait avec la paille des poètes-paysans et de quelques humanistes et leurs chiens.

Non pas que je cherche une douceur diffuse, non, juste autre-chose, juste un refuge parfois. Un autrement. Un autre monde. Mais le secret est là: il n'y en a pas ! Il y a simplement d'autres manières de vivre, comme disait Jacques. Alors j'ai fait mon lit à baldaquin au coin d'une page un peu jaune. L'odeur y est meilleure qu'aux usines quotidiennes et la fiction ne demande pas de carte de séjour.

Et puisqu'il faut se trouver de nouveaux récits, je viens recoloniser mon imaginaire avec des textes en prose et des dessins sombres grattés avec un os cassé en guise de plume - je garde une préférence notable pour les morceaux du radius !

Mon bestiaire mythologique aura les bêtes disparues d'autrefois et toutes celles qui ne seront jamais nées.

Je clouerais chaque jour et chaque nuit mes nouvelles fables sur vos murs de caserne comme on cloue des oiseaux sur des portes. Pour effrayer le diable.

Ou pour l'inviter...

Vous pouvez marcher avec moi si vous voulez mais je vous mets en garde: si vous vous mettez sur mon chemin, vous finirez peut-être dans un livre !

À vous de voir.

Je ne garantis pas un sort heureux au personnage...

À nous le noir !

Je trafiquerai le réel jusqu'à l'adapter à mes perceptions...
Puis partirai en paix.

- CHAPITRE 0 -

Vous ne m'aurez pas.

CE QU'IL RESTE DANS MES POCHEs
APRES CE SOIR D'IVRESSE

...

La miette de pain esquivait la bouche
Et préféra le bec.

*

Le cimetière est vide de vivants.
Alors, qui peut dire, que les tombes sont encore pleines de
morts ?
Aperçu à vingt-trois heures trente-trois: un fémur en fuite...

*

Erotisme quotidien: imaginer nue, cette rue remplie d'humains.

*

Une lanterne à ma table de chevet, pour éclairer le livre.
Un livre à ma table de chevet, pour éclairer mon crâne.

*

Le Tarot se moque de nos destins froissés.

J'entends Le Pendu qui rigole
Tranquille
Au fond de la pioche.

*

Pancarte d'un bar :

Les nuages sont vides.
Les rivières sont vides.
La citerne est vide.
Pour les assoiffés, distillez vos larmes de joie.

*

Tous les thermomètres affichent minuit,
Nous sommes cuits !

*

- Poème inachevé -

Il semble que certains mots n'existent pas.

*

Ces quelques lignes méritent-elles
D'être écrites sur un arbre mort ?

*

Cette tasse vide me rappelle un bonheur passé.
Alors elle est bue deux fois.

*

Passez le balais sur vos idées jaunies:
Elles traînent en feuilles mortes d'automne
Devant les portes de la perception.

*

Dans la caisse à outils sommeille une maison.

*

J'agrafe des poèmes à mon cou pour éviter qu'on me pende.

*

Epingler ses larmes au mur permet de ré-évaluer la joie qui reste.

*

Le fou bois au robinet, le sage au ruisseau.

*

L'oiseau de malheur, dans un ricanement
Réajusta son chapeau puis parti s'asseoir sur l'épaule d'une ombre.

*

Les villes sont plus faites pour les voitures que pour les hommes,
Alors je me balade en tricycle
Dans ma campagne imaginée.

*

File d'avion ininterrompue dans le ciel.
Qu'ont ils trouvé là-bas ?

*

Ce n'est pas une cheminée qui fume
Mais le fantôme d'un arbre qui s'évade !

*

J'essaye juste ici, de vous inspirer pour mon épitaphe.

*

Les places de parking sont les putains des routes.

*

Regarder les arbres en hiver se mettre à nu comme s'ils ne
refleuriraient jamais...
Prolonge l'automne.

*

Ce pigeon caméléon a prit la couleur des pavés gris.
Moi qui suis en ville, avertissez moi si je pâlis !

*

Je ne lis pas des livres pour leurs histoires
Mais pour tutoyer leur auteur,
J'ai d'ailleurs rendez vous à seize-heures
Avec ce bon vieux Bukowski,
Au troquet du coin pour siroter un whisky.

*

Je n'aurais jamais le temps de voir les feuilles tomber une par
une de cet arbre rouge..

*

Ce mannequin qui pose dans une ruelle en ruine n'a pas vu que
l'immeuble fatigué allait lui tomber dessus.
Avertissement: prenez la photo au bon moment.

*

L'élégance noire des berlines cache des diables en costumes.

*

Ce ne sont pas des racines qui traversent la route
Mais la route qui traverse une ancienne forêt.

*

Au café ils parlent de multiples langages.
Je ne comprends que celui des oiseaux.

*

Poème: carte postale d'une âme en voyage.

*

Dans le hamac se prélasser une ombre.
Je me suis assis dessus par mégarde.
Elle m'a rendu sombre.

*

Chaque paysage que je me promets de ne jamais oublier
Comme cette...

*

La canne du vieillard cache le hochet de l'enfant.

*

Barman ! Allumez les braseros ! Cet enfer est bien trop froid !

*

Ne m'en veuillez pas d'écrire des formes courtes:
Elles détendent mon stylo.

*

Cette vieille dame en fauteuil roulant abandonnée à l'entrée d'un
garage...
Et moi qui poétise là-dessus: encore pire !

*

Ces enfants qui courent après leur jeunesse qui s'est enfuie avec
leur ballon de basket.

*

Faire tenir l'hiver entier dans un seul flocon...

*

Cette marionnette immobile a plus de vie que certaines femmes et
hommes du métro.

*

Je me plaignais quand tu bavardais trop à mes oreilles.
Mais maintenant tu manques à mon coeur.

*

Demain, j'irai acheter des cadeaux.
Aujourd'hui, je vous offre mes tripes et mes épluchures de
cerveau.
Alors ne vous sentez pas lésés.

*

Ici trop de sportifs. Je cherche des alcooliques !
Les premiers cherchent à se parfaire, les autres à se défaire.

*

Si aujourd'hui cela ne vous plaît pas,
Disons qu'un autre jour peut-être...

*

J'ai cru aimer cette ville et puis tu es partie,
Me laissant avec ma folie, et des murs que je n'avais pas vu si
gris.

*

Ce temps là,
Je ne vous le rendrai pas !

*

Cette ombre qui danse avec l'ampoule du réverbère donne un
meilleur spectacle que beaucoup de vos ballets.

*

Les rats de Paris
Ignorent le prix du m².

*

Cercle vertueux:
Ecrire le temps d'une bière,
Puis en acheter une autre !

*

Ils sortent leur parapluie pour trois gouttes mais n'ont pas de
canoës pour le déluge qui vient.

*

Ces drapeaux en loque qui pendent à nos monuments tels les
cadavres mous des victimes de l'Etat.
C'est le Crime affiché.

*

Partir de chez soi et revenir avec quelques pages pleines
procure le sentiment d'avoir au moins vécu.

*

Des pâtes au beurre et un film de Tarkovsky feront un bon
anti-dépresseur.

*

Regarder l'eau trop longtemps, c'est se noyer un peu.

*

Ils se pressent dans des rues pleines de vie et de fric quand
celui là prends le temps de mourrir sans argent.

*

Elle crie devant le bistrot pour amuser la terrasse
mais le seul qui rit est sur le trottoir d'en face.

*

Mâcher un mot comme un bout de viande
Jusqu'à ce qu'il perde son sang.
Jusqu'à ce qu'il perde son sens.

*

Cette folle est plus juste que le Roi:
Elle m'insulte en me regardant dans les yeux.

*

Pour l'homme pressé,
Un café à emporter,
Là-bas dans l'ouragan.

*

Ricochets:
Il a souri, j'ai souri, il a vu que je souriais, il a souri de
nouveau.

Les sourires sont de bons galets à balancer sur les lacs des rues.

*

Se balader en ville,
Et esquiver une grenade dans un saut de chat.

*

Poésie, n.f. : Fait de dégoupiller mes états d'âme et de vous les
balancer à la gueule.

*

J'expulse des morceaux d'alphabets au lance-pierre pour ériger ma
cathédrale fictive.

*

Torturer la page
Lui sous-tirer ses maux.

*

Penché sur le trottoir, le pédiatre prit son stéthoscope pour
prendre le pouls de la ville.
Il n'entendit qu'un coeur de pierre dans un écho lointain.

*

Certains pointent des fusils sur des crânes,
D'autres des textes.

Je suis enrôlé sans drapeau blanc dans une bataille lyrique.

*

Eclats de rire pour coeurs en morceaux.

*

Cette cage d'oiseau vide est une prison sans matou.

*

Il m'arrive de croiser des amis morts aux balcons d'immeubles
décrépis.

*

Et la Ferrari croisa un Roi sans calèche.

*

L'agent n'a pas voulu ouvrir le portique;
Alors l'homme s'est fracassé dessous.

*

Dans le train, la femme cru à une caresse involontairement
délicate.
Il s'en excusa.

*

Vous me lirez trop vite et ne me comprendrez pas
Vous me lirez trop bien et me comprendrez trop
La dissection d'une âme n'est pas à échelle littéraire.

*

Cadavres exquis pour nature morte.

*

Je collectionne mes ratures dans un carnet
Petits trous noirs vers l'ineffable.

*

Ce moineau a l'envergure du ciel,
Moi celle de quelques pages.
Drôle d'oiseau...

*

Voir la peau d'un cadavre danser comme un chiffon,
animé par une horde de vers qui s'y nourrissent:
C'est la vie nécrophage qui jouit dans la mort,
Et la roue qui tourne.

*

Pour la paix, ils ont mis des fusils sur les toits,
Quand est-ce que pour l'Amour ils accrocheront des bombes aux
nuages ?

*

Nous avons perdus les campagnes,
Et maintenant ce sont les villes qui brûlent.

*

Spectacle en retard, le trapèze attend son acrobate,
C'est à dire qu'il arrivera plus âgé que prévu
Mais les spectateurs ne le remarqueront pas !

Le temps qui passe est un vent délicat.

*

Prairie, mois de Juin.
Il y a du pollen en suspension dans l'air, c'est à dire:
La neige de l'été.

- Pesanteur délicate -

*

Anges et démons enfermés dans une pièce jointe,
Folie douce camisolée dans de la fibre optique.
Je fais un beau paquet et partage le tout !

Appuyez sur « entrer ».

*

Ces écrans minuscules font de si grandes parois.

*

Tellement connectés qu'ils sont absents.

*

Gare pleine.
Foule vide.

*

Ce pied de biche fera un bon trousseau.

*

Je transformerai chaque coup que vous me portez
En un poème de plus.
Mes hématomes en points virgule.

*

Rallumez vos flambeaux.
Scotchez vos lambeaux.
Dorlotez vos berceaux.

*

Drôles de métiers urbains:

Balayeur de feuilles mortes
Vendeuse d'air presque pur
Surveillant de bancs publics
Convoyeur de narcoleptiques
Sculptrice de buissons
Et demandeurs d'asile.

Je demeure chômeur - et ne chercherai pas d'emploi !

*

Extrait de citronnelle sur la peau pour fuir les piqûres du temps.

Contrat d'embûche:

Dieu cherche armée de moustiques
Poste en CDD
Heures supplémentaires payées à cent-vingt pour sang.

*

Il alluma la radio,
Bu son café noir
Et ses indignations à la tasse
Puis parti travailler dans les champs
En rangeant le tout sous son chapeau.

*

Ils ont des habits élégants mais des manières brutes.

*

Charme aseptisé de Londres.

*

Entendre le feu crépiter dans un tableau de maître.

*

A sept heures, prêt de la Grande roue, la Tamise est calme
alors nous lui lançons des cailloux.

*

Sur l'avenue Grosvenor, dans le bronze, un lion chasse un cerf
qu'il n'attrapera jamais;
Ventre éternellement affamé des statues.

*

Trop mal habillés pour rentrer dans ce pub
Alors nous irons nous décomposer ailleurs.
Le malt se moque de la parure de celui qui le boit.

*

Trou noir vers l'Eternel sous la coupole de cette chapelle.

*

Les souches d'arbre comprennent mieux les mutilés de guerre qu'un
psychologue.

*

Ouvrir le carnet d'écriture comme on monte une tente:
pour se créer un abri.

*

Chaque sexe est un puit vers l'Origine.

*

Sentir le temps qui passe,
En se baladant avec son râteau
Pour nous creuser des rides.

- Nos visages se labourent sous ce siècle d'automne.

*

Art contemporain:

Vide en volume
Néant monétarisé
Conjuration du Bouddha et de l'Antéchrist.

*

Poésie: jeter ses filets sur le réel devant soi
Les remonter de temps à autres
Et sortir le merveilleux de l'amer.

*

Prendre un café au bistrot,
Régler l'addition et laisser un pourboire, ainsi qu'un poème,
Donc
Mon fantôme assis sur une chaise.

Pourvu qu'il bavarde avec les bohèmes...

*

Assis sous un arbre à songer que ses branches sont des bourgeons
de chaises...

*

De l'intérieur, ils ont construit brique par brique leur prison
puis ont perdu la clef.

*

Vu ce matin:
Porte entr'ouverte de l'Eglise du village,
Dieu s'est enfui dans la nuit.

Je l'ai croisé plus tard à la boulangerie,
Mendiant une pièce,
Je lui ai donnée,
Il a ri.

*

Ils disent que notre époque est confortable quand même les places
au cimetière sont en location.

L'empire de la mort est la plus grande agence immobilière.

J'ai un deux pièces à céder.

*

Je me suis levé avec le soleil,
Ecrit deux lignes,
Et déjà la nuit tombe.

Où m'ont-elles transporté ?

*

Je ne fais pas qu'écrire,
Je meurs aussi un peu.

*

L'abat-jour posé de travers
Pousse un soleil en biais
Sur cette journée pluvieuse.

*

Dieu rigole,
Fragmenté dans la foule,
Qui le cherche dans le ciel.

*

Enseignement:
Laisser le poème écrire le poème.

*

Ce mouchoir usé où j'expulse ma maladie
Et la feuille barbouillée d'encre;
Sont deux jumeaux.

*

J'avance dans cette nuit comme face à mille aiguilles,
Et leurs fils blancs qui me transpercent,
Doucement
Ils me cousent aux vents.

*

Voir une goutte d'eau, dans un élan libertaire, s'évader d'une
gouttière
En appela une seconde à mon oeil droit.

*

Les sourires des gens de l'autre côté de la vitrine
Font ils-aussi partie de la décoration ?

*

Faucheuse en retard,
Nos cols de chemises demeurent sans cordes ni cravates
Alors ma gorge jette un rire dans les articulations du temps.

*

Marcher pour trouver quelque chose.
Rentrer bredouille.
Comprendre que la seule chose à trouver était la quête de la chose
à trouver;
Puis enlever ce poème de sous ma semelle.

*

Réaction épidermique – peut-être car celui-ci est mal vêtu – face
au luxe ostentatoire.

*

Choisir ses mots comme on arme un flingue.

*

Assis sur un banc ils me croient seul,
Mais j'ai un corbeau noir et ses croassements,
La Lune et son croissant.

*

Les policiers dans les rues se saluent;
Petite association de malfaiteurs.

*

Aucun avion
Aucun envol
J'ai cloué mes espoirs à un ballon de baudruche.
« Paf ! »

*

Passé l'exposition temporaire
Vous mettrez mes tatouages aux flammes,
Le tableau de mon corps dans la grande galerie du néant.

J'ai eu ma vitrine.
Il faudra rendre l'oeuvre et l'âme,
En attendant:

Tickets à vendre / Tarif étudiant.

*

Il y avait de grands oiseaux blancs emportant un ciel capricieux,
Cherchant l'accalmie au prochain battement d'aile,
L'alchimie de l'espace
Et d'un vol d'hirondelles.

*

J'ai une graine dans la main donc un arbre dans la paume.

*

Pot de départ,
Petits fours et cocktails molotov.

*

Les éléphants partiront
Et à l'aveugle, alors,
Nous tâtonnerons sans ivoire.

*

Je suis venu au monde pour annoncer ma mort !
Et dois me débrouiller avec ça...

Atelier de fabrications de banderoles le lundi.

*

Le noeud du pendu déguisé en cravate,
Les corps des salariés se balancent,
L'argent, la potence.

*

Le potier coulât nos âmes dans des moules en argile
Alors quitte à être un peuple de cruches,
Emplissons-nous de vin !

*

Etre lu ou non
Qu'importe,
Le texte est maintenant gravé sur mes côtes en braille.

Ha !
Elles me chatouillent,
Ces mains d'aveugles qui glissent sous ma chair !

Haha !
Oui, le coeur est là !

*

*

Du haut du toboggan,
L'enfant glisse et sans savoir,
Dans un rire et les pieds dans le sable,
En bas arrivera vieillard.

*

Le monde moderne: une barque à trous dans une rivière sèche
et des rames à vendre.

Matelots,
Chantons !

*

Elle a le coeur-éponge
Pour des ruelles en flaque.

*

Et la matière se liquéfia dans l'encre.

*

En ville, le clapotis de la fontaine
Pour porter l'écho
De son frère l'océan.

Mais nulle navire sur les terrains vagues...

*

Car ils n'ont même plus confiance en la lumière du jour,
Ils allument les réverbères l'après-midi.

Les sceptiques en costume.

*

Les secrets se révèleront à toi dans une langue inconnue,
Alors délaisse le crayon et l'encre,
A moins de n'offrir à la page
Que des gribouillis.

Qu'avons nous compris ?

*

Cette réalité à laquelle vous vous cramponnez
N'est qu'une parcelle du décor qui s'émiette.

*

Marcher chaque jour pour s'enfoncer un peu plus
Dans le couloir de la mort.

J'arrive !

*

Marcher dans la ville,
Et boire la folie des gens à la coupe du caniveau.

*

()
La dedans, tout ce que je n'ai pas su dire.

*

La poésie, c'est des morceaux d'ongles cassés:
des morceaux de soi que l'on coupe par moment,
dès lors qu'ils deviennent trop encombrants,
puis qu'on laisse traîner par endroits.

*

Je porte un sac lourd dans lequel rien n'est à moi.
Mes seuls trésors sont accrochés à mes côtes argentées.

*

Les pierres qui jonchent le sol
N'ont que faire de devenir tombales
Ou châteaux-forts.

*

Un tournesol insomniaque disait qu'il préférerait la Lune.

*

L'égaré intimide l'énigme en avançant sans chercher...
Dans le noir, la seule lanterne de son oeil allumée.

*

La femme passa entre les arbres sans dire un mot puis disparut...
A moins qu'elle ne soit maintenant captive

Entre ici...

...Et là.

*

Ces chapeaux qui attendent, sur l'étagère poussiéreuse,
de trouver une idée sur laquelle s'installer...

*

Nous cherchons des réalités nouvelles dans des gestes anciens.

*

Cette sensation d'éplucher la réalité,
De lui ôter ses couches, son manteau d'hiver,
Pour ne plus voir que l'ossature de l'illusion et finalement...

Quoi... ?

Des sexes nus dans des draps blancs... ?

*

Et la ville enfanta des arbres morts,
Et des spectres en chemise.

*

L'oiseau laissa une de ses plumes au sol comme un indice...
Les escaliers du ciel dans un pelage gris...

*

Des idées aux choses,
Nous ne faisons que prendre ici pour déplacer ailleurs.
Nous sommes les grands colporteurs de notre humanité en valises.

Ami, emplis la charrette !

*

Nous avons récolté sous le Soleil ce que la Lune fit pousser dans
nos dos.

*

Poètes,
Sauvez le vers,
Buvez-le !

*

Boite de conserve: fragments de l'été qu'on emballe pour l'hiver.

*

Se balader en forêt et glaner du petit bois
Ainsi qu'un poème,
Allume deux feux à la fois.

*

Pendant moins d'une seconde,
Sentir l'axe sous nos pieds se désaxer...
Se sentir, dans la grande danse,
Danser !

*

Se mordre la langue,
Car tout ceci est intraductible !

Ce coulis dans mon crâne,
Ce jus croupis dans mon âme !

Arg ! Se remordre la langue !

*

Nous avons bordé les étoiles de cette nuit d'été de tellement
rêveries, de rêves-ivres,
Qu'elles ont tiré le soleil
Pour le ramener jusqu'à nous !

Merci !

*

Note: l'élégance, faire beaucoup avec peu.

*

Tous tournent et courent aux alentours,
Il y a des falaises dans les minutes
Et des risques de chute.

Tous marchent avec leur tête sous leur bras,
Tous courent,
Et personne ne sait où il va !

*

Les balles du jongleur sont tombées
Et Newton rit un coup
Puis croqua dans sa pomme.

*

Cet arbre de deux cent ans qui rigole et me dit:
« Tout cela n'est pas grave »

Plus loin, des femmes scalpent les champs.

*

Deux musiciens sur un rempart
Armés de violon et guitare
Glissent un pied de biche entre la matière et les cieux.

*

La buée sur les vitres de notre cabane en vrac:
L'hiver qui arrive et toque au carreau.

*

Trébucher sur un doute,
Se fracasser sur la réalité,
S'endormir sur une illusion.

*

Dans le jardin il y a un tricycle rouge, quatre chaises en bois et
tout ce que je ne vois pas.

*

Devant un lac se demander:
La ville arrivera-elle un jour ici ?

En attendant, le ponton ricane sous les pas du chien.

*

Cette vieille bouilloire essoufflée
Qui au matin
Caramélise
Nos infusions nocturnes.
Nous buvons nos rêves à la tasse vers sept heures trente-cinq.

*

L'âme glisse entre les côtes
Le poignard dans le cou

L'une rit de l'autre et lui dit:
« Tu ne fais aucun mal, et je t'aime beaucoup... »

*

Le Soleil chaque jour fait sa Révolution sans armes ni bravoure.
Certaines choses doivent juste être faites.

*

Il faudra bien trouver un endroit pour mourrir.

Je cherche.
Il faudra bien murir,
Et trouver un envers pour pourrir.

*

Si vous me voyez écrire ici,
C'est que je ne suis déjà plus là !
Haha !

*

Qui est ce type qui boit du cognac en titubant dans Paris...
Et que je croise dans chaque miroir ?

*

Marcher avec pour seule destination l'errance.
Errer avec pour seule destination l'enfance.

*

* *

-
-
-

- VESTIAIRE / SORTIE_

Rendre la consigne. Récupérer l'ordinaire à la sortie du rêve, du livre ou de la boîte de nuit – vous pouvez vomir un coup – !
Ne pas oublier sa veste usée et les quelques pièces qui se transformeront en une nouvelle joie de passage.
Remettre le costume...

Je me suis dévêtu pour m'habiller de feuilles et d'encre, mais il me faut maintenant passer un pull pour repartir en voyage. Aller racler d'autres fonds. Jeter mon filet ailleurs et le tirer de temps en temps pour en sortir d'autres reliques salées.
Ou des bouts de plastique...
Nous verrons bien.

/

Je suis une fracture dans les articulations du temps
Une seconde d'effraction dans les couloirs des instants.
Je suis un insecte en fuite dans les couloirs du temple...
Comme ces pierres sont froides !

(Ce livre n'est qu'une parenthèse ouverte au pied de biche dans la phrase des jours qui passent et meurent sans trace.)

C'est ce que de ma vie, et d'un peu d'autres,
A pu être archivé;
Posté-composté.

Je suis le personnage et l'auteur,
Je suis le double et l'inverse,
Je suis le sec et l'averse

Et sans mourrir,
Je m'achève ici
Pour partir vers une nouvelle adresse...

Je vous écrirai...
Bien à vous.

Chatterton et son acolyte.

Une pensée à toutes les vies broyées dans les rouages du système
néo-libéral, ainsi qu'aux trop nombreuses victimes de la police.
A toutes celles et ceux qui luttent.

Nous ferons tomber les tyrans.

Ce recueil est libre de distribution et de reproduction.
PHOTOCOPIAGE VIVEMENT ENCOURAGÉ

Merci à Ophélie C. et Mina C. pour les nombreux coups d'oeil
Et à Béatrice B.K pour les nombreuses impressions.

Juin 2019
Dans un Paris étrange.

Un texte à retrouver sur DE QUOI MORDRE:
<https://dequoimordre.noblogs.org/>

« L'enfer des vivants n'est pas chose à venir ; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continuel: chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place. »

Italo Calvino,
Les Villes invisibles

—

Prenons soin des parts de vivant
qui demeurent entre les zones mortes..

Ces forêts nichées dans le désert.